

ORGANISATION DES NATIONS UNIES  
POUR L'ÉDUCATION, LA SCIENCE ET LA CULTURE

Allocution  
de M. Amadou-Mahtar M'Bow

Directeur général  
de l'Organisation des Nations Unies  
pour l'éducation, la science et la culture  
(Unesco)

à l'Université des mutants, sur le thème "Culture et développement"

île de Gorée, 13 mars 1979

Excellences,  
Mesdames et Messieurs,

Je voudrais en premier lieu dire l'émotion que j'éprouve à m'adresser à vous, aujourd'hui, dans cette île de Gorée. D'ici, durant les siècles, partirent des millions d'Africains qui, dans des conditions dramatiques, étaient conduits en esclavage vers les Amériques. Maintenant l'Université des mutants invite en Gorée les esprits de tous les continents à participer à une recherche neuve sur l'avenir.

La création de cette Université me paraît être le résultat d'une double prise de conscience : celle des problèmes que pose le développement, et celle de l'impuissance à les résoudre de façon harmonieuse, par les différentes voies qui ont été empruntées si souvent. Le malaise qui en découle est perceptible dans de nombreux pays. Mais là où il revêt les formes les plus aiguës, où il soulève les interrogations les plus angoissantes, c'est dans ces pays qu'on dit "en développement" et qui se caractérisent, en réalité, par le fait que nombre d'entre eux cherchent encore les voies d'un développement propre.

Bien qu'ayant presque tous accédé à la souveraineté politique - parfois depuis deux ou trois décennies - et malgré quelques efforts méritoires, la crise d'identité qu'ils ont héritée de la période coloniale ne s'est pas encore résorbée. Far certains côtés, elle a même eu tendance à s'aggraver. Les notions à partir desquelles on a cru diagnostiquer le mal et les remèdes avec lesquels on a voulu les guérir - se révèlent très souvent inopérants. Je dirai même que les remèdes sont parfois générateurs de nouvelles situations qui font surgir de nouveaux types de difficultés.

Le moment paraît donc venu de repenser, avec audace et rigueur, le devenir des peuples ; de forger des catégories nouvelles qui soient à la fois enracinées dans leur passé et en prise sur leur présent - afin de cerner les problématiques spécifiques des différentes sociétés et d'exprimer plus pleinement leurs authentiques espoirs. Il faut alors commencer par réfléchir sur le contenu qu'on a jusqu'ici donné au concept de développement.

L'habitude a été prise de ramener le développement à la croissance et à l'accumulation des biens matériels sans égard même aux conditions de leur répartition, de le mesurer aux chiffres du produit national brut - et de le réduire, en un mot, à sa seule dimension économique. Cette vision qui n'est pas sans risques pour l'avenir découle de la logique habituelle des sociétés industrielles modernes.

Certes, ces sociétés ont su résoudre, grâce notamment aux progrès de la science et de la technique, quelques-uns des problèmes les plus dramatiques auxquels l'humanité est confrontée. Elles ont pu éliminer dans leur propre aire la faim, la maladie et l'ignorance. Elles enrichissent constamment le savoir et le savoir-faire donnant ainsi à l'homme de nouvelles possibilités d'avenir. Mais elles n'en comportent pas moins de nombreuses impasses qu'il importe d'analyser lucidement si on veut que leur expérience profite réellement aux peuples qui aspirent à un monde meilleur.

Avant l'avènement des sociétés industrielles, les hommes n'avaient généralement pas instauré de divorce permanent entre leur production économique et leurs activités culturelles. Effort productif et création spirituelle avaient toujours représenté deux aspects complémentaires d'une même quête, celle d'une affirmation collective. Et l'une des préoccupations les plus constantes de l'homme, depuis ses origines, aura sans doute été celle de trouver, et de maintenir, un ordre des choses où l'économie et la culture avançaient harmonieusement vers le même horizon.

L'homme n'avait cessé de découvrir, de façonner, de transformer les moyens matériels de son existence. Dans le même temps, il avait constamment cherché à approfondir les significations morales et esthétiques de son destin - préoccupé qu'il était d'articuler, en dernière analyse, ses besoins économiques à son système de valeurs. La production, conçue comme un moment parmi d'autres de l'existence, était soumise à un ensemble d'impératifs définis, tout à la fois, par les rythmes naturels, les spécificités des croyances et des rapports sociaux.

Les moyens de production et la créativité étaient lentement polis, au fil des siècles, en harmonie avec l'environnement et les saisons, en symbiose avec les mythes et les coutumes. L'histoire formait un tout, où les expériences vécues de la terre répondaient aux signes de l'au-delà et où l'initiative individuelle s'intégrait à l'aventure collective.

La communication interpersonnelle autorisant une très forte intensité d'échanges entre les membres d'une même communauté sociale, chacun pouvait avoir une appréhension globale de la culture, des normes générales de son groupe - auxquelles il ajustait naturellement ses comportements.

Ces communautés reposaient donc sur un ensemble d'équilibres relativement stables, entre les diverses manifestations de la vie sociale, dans le cadre duquel la place des individus était définie par les impératifs de la collectivité.

C'est dans l'Europe que s'est opérée d'abord, peu à peu, la rupture de ces équilibres - le système productif répondant à une logique qui s'est coupée, de plus en plus, du système de valeurs culturelles ambiantes. La société industrielle qui est issue de ce processus a constamment tendu à accentuer, par la suite, l'autonomie des décisions politiques par rapport aux normes communautaires, éthiques, esthétiques, qui fondaient jusqu'alors la sociabilité - provoquant un dysfonctionnement croissant des activités spirituelles et matérielles.

Le modèle de développement de cette société tend, en effet, à briser les totalités vivantes du passé - à séparer le temporel du social, l'individu de la collectivité, la nature de la culture, le travail du loisir ; à morceler enfin l'homme lui-même, en fragmentant de plus en plus son travail productif. En réduisant progressivement les rapports humains à des valeurs quantifiables, il pousse à effacer les spécificités, à homogénéiser les normes, à exacerber les rapports sociaux, à transformer les êtres et les choses en unités abstraites, susceptibles d'être comptées, additionnées, manipulées.

C'est dans cette logique de la dissociation, de la réduction systématique d'entités complexes en éléments de plus en plus simples, que réside sans doute l'un des secrets du formidable pouvoir acquis par la société industrielle sur le monde matériel. C'est elle qui, partant de l'analyse permet la synthèse, partant de la division technique du travail, permet le contrôle de processus de plus en plus élaborés.

L'usage de ces processus ainsi contrôlés est peut-être symbolisé, en terme de capacité destructrice et de puissance industrielle, sous leur forme la plus caractéristique, par la réalisation de la fission nucléaire. Par la rupture du noyau de l'atome, on obtient l'énorme dégagement d'énergie susceptible aussi bien d'alimenter l'action bienfaisante d'un réacteur nucléaire que le terrorisme aveugle de la bombe d'Hiroshima. Cette ambivalence faustienne est sans doute dans le métabolisme même de la société industrielle.

Son effet désintégrateur s'exerce, de proche en proche, à tous les niveaux de la réalité - au bénéfice d'une croissance économique qui ne reconnaît plus très souvent hélas que la rationalité de l'accumulation quantitative et qui soumet, peu à peu, à celle-ci autant les manifestations de la vie que les structures de la conscience.

Alors la fabrication des choses prend décidément le pas sur l'épanouissement des hommes. Le système de valeurs, qui joue d'ailleurs le rôle d'unité de régulation générale, cesse de régir le fonctionnement du corps social. Il ne dirige plus à l'économie ses normes et ses priorités. La totalité des besoins de l'homme définit davantage les orientations de son activité créatrice, car ce sont les exigences de la grande production en série qui tendent à façonner de nouveaux besoins.

Au lieu de répondre au prodigieux déploiement de l'économie, en lui offrant des finalités à sa mesure, la culture populaire s'effrite dérisoirement en retombées de l'appareil de production. La vie de l'homme est ainsi amputée d'une des dimensions essentielles de sa noblesse et de son unité.

Dans ces conditions, le monde industrialisé, qui affirme chaque jour davantage son pouvoir de contrôle dans les domaines scientifiques et technologiques, s'avère de plus en plus impuissant à résoudre certains problèmes globaux de la société. Capable de programmer, dans ses moindres détails, un processus aussi complexe que le projet Apollo, il est de moins en moins en mesure de bloquer la désintégration générale des valeurs, de résorber la délinquance et d'offrir à la jeunesse des visions dignes de son espérance.

Avec la colonisation, les déséquilibres inhérents à ce modèle de société ont marqué organiquement l'histoire du Tiers Monde où ils n'ont pas simplement tendance à se reproduire, mais à s'amplifier et à multiplier à l'infini certaines de leurs conséquences les plus négatives.

Là, en effet, la logique de la révolution industrielle ne s'est pas présentée comme une aventure vécue du dedans, mais comme une démarche imposée du dehors, comme une interruption brutale des continuités historiques endogènes. La dialectique entre l'ancien et le nouveau ne s'est pas déployée, selon un processus d'évolution interne, étalé sur plusieurs siècles, provoquant aussi bien des secousses destructrices que des élans libérateurs.

Elle a été, au contraire, ressentie comme une irruption brutale provoquant une perte progressive d'identité, reflétant une irréductible opposition entre des valeurs modernes, participant d'un univers étranger, propageant la déculturation, et des valeurs traditionnelles, porteuses de l'identification collective, mais refermées sur elles-mêmes, tournées souvent vers le passé et généralement impuissantes à proposer une alternative de progrès aux modèles inspirés de l'extérieur.

Cette impuissance a certes eu des causes intrinsèques aux sociétés communautaires du Tiers Monde - causes qu'il s'agit précisément, aujourd'hui, d'analyser le plus lucidement possible ; mais elle a aussi été accentuée, de manière systématique, par le processus colonial lui-même. Il y a en effet une filiation directe, des liens évidents de réciprocité, entre l'accumulation primitive du capital et la première révolution industrielle de l'Europe et la traite des esclaves, l'exploitation des mines d'or, le drainage systématique des matières premières à bon marché des pays du Tiers Monde vers les zones extérieures de transformation. Les siècles dits de lumière et la prospérité que l'Europe connaît depuis ce temps-là, doivent beaucoup à la stagnation que le Tiers Monde subit encore de nos jours. Le système d'échange, inégal, instauré par la colonisation a tendu, en quelque sorte, à refouler les phénomènes les plus destructeurs du modèle de développement industriel européen vers les zones périphériques.

Si donc, dans le Nord industrialisé, l'appauvrissement progressif de la vie spirituelle, et morale, l'affaiblissement des rapports interpersonnels, ont eu pour contrepartie l'acquisition d'une puissance matérielle croissante, le Sud a connu, tout à la fois, une rupture progressive des rythmes de la vie collective et une diminution rapide de ses potentialités matérielles. Le divorce entre culture et économie s'est alors prolongé par l'extraversion de cette dernière.

Les peuples de la périphérie ont été amenés à produire massivement, et de plus en plus exclusivement, ce qui convenait à l'expansion industrielle des métropoles, au détriment de leurs besoins originels. En retour, ils ont été graduellement habitués à de nouveaux besoins, que la production industrielle moderne était seule susceptible de satisfaire - et qu'eux-mêmes n'étaient pas capables de fabriquer.

Exportation des richesses de leur sous-sol ou des produits d'une agriculture condamnée à la monoculture, et importation de produits manufacturés, tel devenait le schéma de l'échange économique pour ces pays - schéma doublement inégal, puisqu'à l'aller comme au retour l'échange s'effectuait aux conditions imposées par les pays industrialisés. Ceux-ci fixaient les prix des matières premières qu'ils achetaient - puisque les producteurs, n'en ayant nul usage, parce que ne pouvant les transformer, étaient forcés de les leur vendre - aussi bien que les prix des produits fabriqués par leur propre industrie - puisqu'ils en détenaient le monopole.

Telle a été la logique implacable qui a présidé à l'unification économique du monde. Sans parler de l'Amérique précolombienne, dont les principales civilisations ont été anéanties, ou des vastes régions d'Afrique, anémiées par la transformation de leurs populations en réserves d'esclaves, toutes les sociétés qui ont été soumises aux lois économiques de la société industrielle naissante ou en expansion ont alors subi une détérioration profonde des rapports de leur esprit au réel et à l'imaginaire.

Leur tissu social et culturel en a été de plus en plus affecté. La fraternité organique, qui les avait caractérisées, a eu tendance à céder sous la pression de la concurrence individuelle et dynamique, que les lois de l'économie de marché ont privilégiée. Lentement mais sûrement, les rapports internes d'inégalité économique se sont développés. La propriété privée des biens, de l'argent, de la terre, s'étant répandue ; l'appétit du gain, l'intérêt de l'accumulation ont mené, en l'espace de deux ou trois générations, à une polarisation sociale qui peut être lourde de conséquences pour l'avenir.

Les communautés naturelles de production, qui avaient fabriqué elles-mêmes l'essentiel de leurs besoins, et n'avaient recouru à l'échange que de manière subsidiaire, ont été entraînées pas à pas dans l'orbite du marché mondial. Face à une minorité qui a adopté généralement la langue, les goûts et le mode de vie des sociétés industrielles modernes s'est enflée la masse des individus qui se sont accumulés graduellement dans les villes à la recherche de gagne-pain nouveaux.

Or, la désagrégation de certaines structures traditionnelles, le déracinement qu'elle a engendré et l'hémorragie sociale qu'elle a provoquée des campagnes vers les villes, n'a été nullement compensée, au strict plan économique, par les possibilités restreintes de travail offertes par l'administration et les entreprises modernes. La rationalité du marché mondial ne tend pas à favoriser le développement propre des pays du Tiers Monde mais à servir les objectifs du système tel qu'il s'est imposé. Les distorsions de tous ordres qui en découlent pour les pays les plus vulnérables ne sont pas prises en charge par les plus favorisés. Déracinement massif et chômage croissant deviennent ainsi des données structurelles auxquelles il est difficile de remédier. Les déséquilibres économiques ont accentué les ruptures culturelles, et aggravé les crises d'identité et les traumatismes moraux.

La grande question qui se pose dès lors aux peuples du Tiers Monde est bien celle du langage à partir duquel la réalité qu'ils vivent peut être appréhendée. Le langage du passé est souvent peu adéquat et celui du présent est exogène ; c'est celui de l'Autre, face auquel, précisément, il s'agit de se définir. L'interrogation existentielle a d'abord et, par excellence, un impératif collectif d'identification : que sont les peuples du Tiers Monde dans l'histoire ? Quel peut être leur sort futur ?

Un quart de siècle après l'accession de la plupart de ces peuples à l'indépendance politique, il faut avoir le courage de le dire, cette interrogation est le noyau incandescent de leur conscience sociale. En effet, les problèmes que les Etats, devenus souverains, ont hérités de la colonisation, sont encore loin d'être résolus. Dans la plupart des cas, en effet, la décolonisation n'a été, au sens strict, que la fin de la présence coloniale. Certes des améliorations importantes ont été apportées, mais les frontières de toutes les formes d'insécurité matérielle et spirituelle ont souvent très peu reculé. Ce serait peu conforme à la réalité de dire que le Tiers Monde occupe sur la scène internationale la place que devraient tout naturellement lui valoir le travail, les sacrifices, les luttes et la dignité des peuples qui forment son admirable diversité. Les structures matérielles et mentales mises en place dans le cadre de la colonisation ont continué bien souvent à se développer sur leur lancée antérieure.

C'était là un phénomène inévitable, à partir du moment où les Etats nations n'ont pu dépasser une vision exogène du développement. Leur action se fondait alors sur la primauté donnée au fait économique sur les faits de culture et sur l'opposition entre traditions et innovations, prises globalement comme si toute tradition s'opposait par essence au progrès. Celui-ci pouvait donc être adopté, sans tenir compte des dommages qu'il causait au legs du passé. Dans le sillon psychologique creusé par la colonisation, c'est souvent un mépris diffus de l'héritage ancien qu'il perpétuait dans de nombreux domaines de la vie sociale.

Les formes, les styles, les techniques d'écriture et de création artistique, propres à chaque civilisation, ont eu tendance à être refoulés au bénéfice de la littérature et de l'art des pays industrialisés. Les disques diffusent la chanson occidentale au détriment des chants et des rythmes locaux. Le cinéma, puis la télévision, imposent des modèles extérieurs de sociétés aux jeunes esprits et accentuent en eux les processus d'acculturation. Les types et les thèmes des sociétés industrielles remplacent généralement à l'école ceux des contes qui entretenaient, depuis si longtemps, dans chaque village, les fibres de la mémoire et de l'imaginaire du peuple.

Les modes et les techniques de production endogènes ont été souvent décrétés archaïques, sans inventaire préalable bien souvent, et voués à être remplacés par des moyens et des procédés empruntés aux sociétés industrielles. Le modèle de croissance matérielle des mêmes sociétés est assimilé à un critère universel de développement.

Les distorsions et les déséquilibres provoqués par le fait colonial ont été perçus, dans cette optique, comme des écarts ou des retards par rapport aux normes de la croissance établies dans le monde industrialisé. Le seul moyen de les combler était, dès lors, de s'adapter coûte que coûte à ces normes. Le développement étant conçu sous l'angle exclusivement économique, dissocié de son contexte historique, la technologie est apparue comme une donnée socialement neutre qu'il suffisait d'importer et d'assimiler. La cible des Etats indépendants a été alors définie comme le "sous-développement" et leur objectif comme la modernisation technique qui devait permettre de vaincre ce "sous-développement".

L'industrie "industrialisante" a été ainsi conçue comme la parade souveraine à tous les maux dont souffrait cette société, une sorte de baguette magique, un levier autonome de renaissance économique. Selon le credo général, l'industrialisation devait provoquer des réactions en chaîne à travers le corps social tout entier, suscitant de proche en proche des solutions à l'ensemble des désarticulations créées par la période coloniale.

C'est pourquoi les critères selon lesquels étaient fixées les priorités d'investissement ne portaient pas des déséquilibres existants, pour tenter de les résoudre graduellement, mais des déséquilibres abstraits considérés selon un schéma classique emprunté aux sociétés industrielles. La modernisation était, en quelque sorte, injectée à l'économie sans tenir compte de la cohérence interne des processus engagés ni de l'adaptation des projets décrétés aux besoins et aux moyens concrets des pays.

Dans ce cadre, la fin de l'extraversion économique ne s'est pas révélée comme un objectif réel. En effet, au lieu de rechercher des équilibres nationaux ou régionaux, à partir d'une diversification de la production, on a davantage développé la production de matières premières, agricoles ou minières, destinées à l'exportation en s'efforçant de diversifier, bien sûr, les clients. L'extraversion de départ était donc accentuée, au lieu d'être corrigée, mais elle était dès lors justifiée par la vision selon laquelle l'effort de modernisation ferait progressivement rayonner des solutions novatrices aux problèmes légués par la période coloniale.

De cette vision des choses, trois conséquences, conséquences graves à mon sens, découlaient nécessairement. D'abord la modernisation, réduite à sa dimension économique, tendait à broyer le génie spécifique des peuples dont l'activité productrice avait été indissociable de leur activité créatrice globale. Ensuite, le développement industriel, lorsqu'il était amorcé, l'était dans bien des cas sans rapport avec le développement agricole. Celui-ci se trouvait alors dans l'incapacité de fournir aux centres urbains et industriels un surplus suffisant de cultures vivrières et, par conséquent, de devenir le principal débouché des produits de l'industrie nouvelle.

Enfin, le choix des équipements industriels et des structures techniques correspondantes a été fait souvent sans tenir compte de leur vocation à absorber de la main-d'oeuvre. Entre une série de projets de coopération artisanale ou manufacturière, reposant sur une utilisation maximale de main-d'oeuvre, et un seul projet industriel occupant beaucoup moins de salariés, les choix ont généralement été en faveur du second.

Ce n'est donc pas un hasard si, au cours de la dernière décennie, certains peuples de ces pays ont commencé à exprimer leur désillusion et même leur amertume. Les espoirs qu'ils avaient placés en un changement profond et rapide pendant la lutte contre la colonisation ne se sont pas réalisés.

Les campagnes continuent en effet de se dépeupler au bénéfice des villes, où le chômage croît toujours ; le peu qu'assurait l'économie de subsistance n'est plus toujours garanti - et les besoins modernes, suscités par le modèle de production et de consommation des pays industriels, se révèlent inaccessibles à la majeure partie des populations, privées du pouvoir d'achat nécessaire.

Enfin, et surtout, les Etats modernes n'ont généralement pas pu faire de la quête d'identité culturelle un agent collectif de développement de leur pays, puisque l'indépendance et la modernisation y ont signifié, non une coïncidence heureuse des peuples avec leur être social, un accroissement de leur originalité, mais un processus d'imitation des anciennes métropoles.

C'est pourquoi, le moment paraît venu de repenser globalement la problématique historique de ces peuples. La voie empruntée, jusqu'ici, par la plupart d'entre eux paraît mener à une impasse - parce qu'il n'est ni possible de généraliser au Tiers Monde le modèle de croissance occidental, ni sans doute même souhaitable de le faire. Au moment où les pays industriels commencent à prendre conscience des crises auxquelles ce modèle conduit, les pays du Tiers Monde auraient mieux à faire qu'à s'y enfoncer aveuglément. Ils peuvent, et ils doivent, puiser dans les forces vives de leur passé, l'inspiration nécessaire à l'élaboration de modèles d'avenir inédits.

Ils peuvent, et ils doivent, redéfinir les voies de leur développement en retrouvant le dynamisme interne de leur propre culture, en se forgeant de nouveau les ressorts brisés de leur propre personnalité. Il leur faut, pour cela, rompre avec les notions qui les mènent à penser leur devenir selon des critères exogènes. Dans cette perspective, l'étiquette même de pays "en développement" s'avère notoirement inadéquate - parce qu'elle suppose un système unique de références, qui est celui des pays industrialisés actuels, au regard duquel le développement de tous les pays doit être rapporté pour pouvoir être apprécié et mesuré.

Or, les sociétés du Tiers Monde traversent une phase qui se définit, précisément, par l'absence de système de références. Elles ne sont plus en développement - au sens du terme qui s'appliquait à leur existence collective avant l'intrusion coloniale. Et elles ne sont, certes pas non plus, en développement, au sens étroitement économique que la société industrielle donne à ce terme.

La description la plus fidèle du processus qu'elles sont en train de vivre doit peut-être - à l'instar de tant d'autres processus sociaux - être empruntée à la biologie. Il s'agit, en fait, d'une mutation, d'un événement à caractère aléatoire, qui dérègle le code génétique d'un corps vivant mais ne lui en propose pas encore de nouveau ; un événement qui ne peut être cerné, dans la mesure où ses conséquences ne sont pas encore définitivement dégagées. C'est un moment d'incertitude - mais aussi de liberté, ou plusieurs choix possibles restent ouverts. Et quelle autre définition peut résumer, tout à la fois, les angoisses et les espoirs du Tiers Monde que celle de "sociétés en mutation d'identité" ?

La réflexion sur l'avenir de ces sociétés, à laquelle vous êtes ici conviés, a dès lors, me semble-t-il, pour vocation première de contribuer à leur rendre, sur des bases nouvelles, les équilibres vitaux qu'elles ont perdus avec la colonisation ; à restituer à leur développement sa signification globale, en enjambant le fossé que le schéma suivi jusqu'ici y a creusé entre économie et culture.

C'est un nouveau métabolisme qu'il s'agit de donner à leur histoire, en retrouvant les correspondances rompues, entre mode de production et mode de vie, entre valeurs traditionnelles et valeurs modernes, entre culture et nature.

Cette démarche ne peut évidemment pas être poursuivie en vase clos, loin des influences des pressions et des tensions qui secouent le reste du monde. Elle doit se poursuivre, au contraire, en prise directe sur les préoccupations de la communauté humaine dans son ensemble, comme partie intégrante de son triple effort pour construire un nouvel ordre mondial de l'économie, de la culture et de l'information.

Cela implique la définition de rapports nouveaux entre l'affirmation de voies originales, spécifiques de chaque peuple et de chaque aire culturelle et l'élaboration de règles universelles, assumées par tous, au nom de la solidarité humaine, entre l'ouverture de chaque pays à tous les autres, et sa résistance à une uniformisation stérilisante.

Dans ce cadre, il s'agit par ailleurs d'établir, et de réaliser, les normes générales d'un ordre national et international de justice sans lesquelles toute tentative de repenser l'avenir s'avèrera illusoire : trop de disparités, trop d'iniquités, subsistent en effet dans le monde, pour qu'il soit possible de méditer paisiblement des changements à long terme, dans ces flots académiques préservés de la misère.

Il faut, de toute urgence, mettre fin à la polarisation sociale qui s'accroît, aussi bien à l'échelle mondiale - entre puissances industrielles et fournisseurs de matières premières - qu'à l'intérieur de chaque société, entre privilégiés et déshérités, entre les bénéficiaires du progrès et ses victimes.

C'est seulement dans un climat d'apaisement général, consécutif à la solution des contradictions aujourd'hui explosives, qu'une communication permanente et équilibrée entre cultures, entre peuples, entre catégories sociales, pourra s'instaurer et donner ses meilleurs fruits.

Cette notion de communication est peut-être appelée, dans le cadre des recherches actuelles, à assumer une fonction de plus en plus importante. Les mécanismes d'une société sont inscrits dans le code qui régit ses réseaux de communication. Et celui de la société industrielle tend à compartimenter, à spécialiser, à verticaliser, toujours davantage les rapports entre personnes et entre groupes professionnels et sociaux, afin de mieux les intégrer à un système mondial unique et ethnocentriste.

Ce faisant, cependant, il ne peut échapper à une contradiction fondamentale : on le voit par exemple avec les prodigieux progrès de la miniaturisation en informatique, en développant des moyens de contrôle, de plus en plus perfectionnés, sur tous les aspects et à tous les niveaux de la vie sociale, il offre de nouvelles chances d'établir des formes de communication qui échappent à ce contrôle.

Le défi qui est aujourd'hui lancé aux sociétés en mutation se traduit donc, notamment, par la nécessité de maîtriser les systèmes d'information développés par la technologie contemporaine, mais aux fins de rétablir les réseaux horizontaux, interpersonnels, interprofessionnels et interrégionaux qui parfois prévalaient par le passé - en les enrichissant à un point jusqu'ici inimaginable, puisqu'ils seraient désormais irrigués par une masse d'information provenant du monde entier.

Rétablir les équilibres vitaux de nos sociétés, cela suppose que soient corrigées les principales distorsions d'un système de communication qui donne à la ville tant de pouvoirs de contrôle sur la campagne, aux intellectuels tant de pouvoirs de contrôle sur les manuels, aux dirigeants tant de pouvoirs de contrôle sur les dirigés.

Cela suppose, en dernière analyse, que l'homme y retrouve ses virtualités créatrices, qu'il brise la solitude qui le gagne dans les villes d'aujourd'hui, qu'il enjambe la parcellarisation que lui impose la chaîne de montage, qu'il recommence à s'exprimer en tant que personne totale, au centre d'un réseau de rapports interpersonnels et collectifs où il ne soit ni dominant ni dominé.

C'est à cette condition que, par milliers, puis par millions, les hommes devenus enfin des agents responsables de leur propre Histoire contribueront à maîtriser les mutations d'identité de leurs sociétés, en donnant le même éclat au progrès matériel et à la plénitude de leur vie.